



Théâtre. Sous la tente du Garonne, le Radeau explore les rives de la création.

« Coda » révèle les paradoxes

La parole est omniprésente mais elle semble secondaire. En se resserrant, l'espace élargit le champ de vision. Du plus profond de la scène, la lumière éblouit le regard resté dans la pénombre. Face à la représentation de « Coda », le spectateur est propulsé à l'intérieur du décor. Hypnotisé et attiré par un mouvement perpétuel qui provoque un tourbillon des sentiments. Entrant dans la lumière comme un insecte fou, chacun assiste à un ballet de formes dont il a le secret de la signification. Car « Coda » ne veut pas délivrer un message ni raconter une histoire.

« Chacun a sa propre perception

de ce se passe sous ses yeux », commente François Tanguy, metteur en scène et scénographe de « Coda ». « Le théâtre est le lieu d'où l'on regarde. Sans savoir préalable, on entre dans le temps de la fabrication de l'espace. C'est dire non pas ce qu'il faut voir, mais comment se préparer de part et d'autre à faire une autre expérience que celle qui consiste à parcourir les traces indiquées ».

UN SOUFFLE DE VIE

Ce théâtre peu conventionnel qui éveille les sens autant qu'il réveille les consciences, agit comme un battement de cœur. Perceptible par bribes, la parole est soumise au flux des mots, entrecoupé de

voix puissantes et de mélodies intenses. La vie naît de l'intérieur, d'un mouvement que rien ne parvient à détourner. Dans ce théâtre en construction ou en déconstruction, les comédiens agissent comme des vecteurs déclamant Lucrèce, Artaud, Kafka ou Hölderlin. « Le comédien est dans une autre dimension », confie l'un d'entre eux. « Il n'a pas de rôle à défendre. Une fois dans la représentation c'est jubilatoire. Il fait partie du décor ». En vestes de costumes, hauts de formes et jupons blancs, ils agissent comme des visions fulgurantes et poétiques. Soudain, leur silhouette trouble la vision. L'image récurrente d'un mannequin inerte prend des formes humaines. C'est la pointe d'humour de François Tanguy. La piqure de rappel aussi qui appelle à la vigilance. Si « Coda » séduit par son univers onirique et plastique, il suscite aussi la réflexion. Le monde tourne vite. Parfois trop vite pour que tout le monde suive.

Jean-Luc Martinez

Jusqu'au samedi 19 novembre, à 21h, sous la Tente (Arènes romaines de Purpan). Tarifs: 10 à 18€. L. 05.62.48.56.56.

Espaces nomades

Le Théâtre du Radeau travaille depuis deux décennies au Mans. Il a transformé un ancien garage, La Fonderie, en espace de travail, de résidence qui se veut aussi un lieu de vie, de rencontre, à l'écoute des préoccupations citoyennes; où l'on prend le temps de défricher le présent et un avenir possible. Depuis 1997, la compagnie ne se produit plus dans les espaces clos des théâtres mais sous La Tente, une grande structure en toile qui accueille les créations en France ou à l'étranger où elle est fréquemment invitée.

Parmi ses précédentes créations, le Théâtre du Radeau s'est illustré avec « Les Cantates » (2001), « Orphéon - Bataille - suite lyrique » (1998), « Bataille du Tagliamento » (1996), « Choral » (1994), « Chant du Bouc » (1991) ou encore « Woyseck - Büchner - Fragments forains » (1989).

Toulouse

JEUDI

10 novembre 2005

LA DÉPÊCHE
DU MIDI